

Ô Canada! Terre de nos aïeux

Nicole Nanatasis O'Bomsawin

En cette année où l'on fête le 150^e anniversaire du Canada, est-ce aussi une célébration pour les peuples autochtones qui y vivent depuis plus de 10 000 ans? Poser la question, c'est y répondre.

Le Canada a maintenu les Autochtones en marge de l'histoire, a maintes fois souhaité leur disparition et fait des efforts en ce sens.

Que pouvons-nous célébrer?

Nous célébrons la vie, nous célébrons nos cultures. Elles sont multiples, d'une formidable diversité; elles sont uniques par leurs traditions et leurs langues, langues qui malheureusement sont en danger à travers le Canada. Oui, nous avons aussi une histoire commune celle de la colonisation, mais tellement de trésors à partager...

Relations et alliances

Notre histoire et nos cultures sont faites de relations et d'alliances. Relations avec les mondes minéral, végétal et animal et alliances avec les autres nations, pour le commerce, pour le partage du territoire, des ressources et les échanges.

J'ai appris très jeune au côté de mon grand-père que la vie est tissée de liens comme une toile d'araignée et qu'un grand fil invisible au-dessus de notre tête nous relie à nos ancêtres et nous incite à relever la tête pour regarder l'horizon.

Enfance et enculturation

J'ai eu la chance et le bonheur d'être élevée par mes grands-parents comme le voulait la coutume chez plusieurs nations autochtones. Je suis Abénakise, fière de l'être et je vis à Odanak, car mes racines sont ici.

Mon grand-père m'a transmis une partie de l'histoire des Abénakis, des traditions, et tout un univers imaginaire. Il avait aussi un grand respect pour la terre, car il était horticulteur.

Ma grand-mère m'a communiqué son émerveillement face à la beauté qui nous entoure, à regarder avec mes yeux et ressentir avec le cœur. Elle m'a aussi appris à prier pour demander et aussi pour remercier. Elle était musicienne.

C'est à leur côté que j'ai compris l'humilité et la vulnérabilité, quand la vieillesse s'installe avec ses deuils et ses fragilités. J'ai grandi dans le respect des aînés, d'abord il faut les écouter puis les aimer.

Près d'eux j'ai aussi compris que l'humour était une clé pour le maintien de la santé et un atout essentiel pour communiquer ses idées et ses émotions.

Éducation et ouverture sur le monde

Vous l'avez compris, je n'ai pas vécu le déracinement des pensionnats. Oui, parce que c'était l'objectif recherché, déraciner les « indiens » de leur culture et de l'influence néfaste de leurs parents, les éduquer pour en faire de « vrais Canadiens ». Force est de constater

que l'objectif n'a jamais été atteint, mais il a laissé des traces, des traumatismes à des générations d'Autochtones et à leurs descendants.

Dès 1898, les Abénakis d'Odanak ont eu leur école dirigée par les Sœurs de la Charité d'Ottawa. Elles y ont enseigné à trois générations d'Abénakis jusqu'en 1959, année de leur départ. Année où je faisais mes débuts à l'école québécoise avec son lot de moqueries et de méchancetés aussi. Cependant les liens familiaux étaient intacts, mes parents se sont toujours impliqués dans mes études jusqu'au collégial.

C'est au Cégep que je me suis ouverte sur le monde et ses réalités et, en même temps, sur la réalité vécue par les peuples autochtones au Canada : la création des réserves, la loi sur les Indiens et l'injustice envers les femmes autochtones. C'est le début de mon militantisme pour la défense des droits des femmes autochtones. J'y ai milité activement pendant treize fois treize lunes.

Engagement et promotion de la culture

De retour auprès de ma communauté et de mes trois enfants, je me suis investie corps, cœur et âme pour revaloriser la culture, la garder vivante, honorer la mémoire des ancêtres et je me suis engagée dans la transmission auprès des jeunes générations. Par ailleurs je travaillais aussi pour combattre les préjugés et les stéréotypes présents dans la société québécoise en visitant des centaines d'écoles partout en Mauricie et au Centre du Québec.

Deux événements et un tournant

En 2007, l'adoption de la Déclaration des Nations Unies sur les droits des peuples autochtones m'a donné des ailes d'espérance et m'a fait entrevoir un avenir plein de promesses pour les Autochtones du monde. Même si cela ne signifie pas la fin des combats et des luttes pour la justice, en dépit du fait que le Canada a attendu jusqu'en novembre 2010 pour la signer.

Quoi qu'il en soit le deuxième événement fut la Commission de vérité et réconciliation qui traversa le Canada d'ouest en est. Elle a ému et ébranlé les Autochtones, bien sûr, mais aussi de nombreux Canadiens et Canadiennes qui prenaient connaissance de cette histoire pour la première fois.

Établir la vérité pour parvenir à la réconciliation, tout un programme qui s'est concrétisé dans un rapport avec 94 Appels à l'action, qui s'adressent à l'État, aux institutions et aux citoyens. C'est un processus dynamique qui prendra le temps qu'il faut pour maintenir des relations respectueuses.

Le 13 septembre dernier, j'assistais au 10^e anniversaire de la Déclaration de Nations Unies sur les droits des peuples autochtones à Montréal. Le maire Denis Coderre a alors inauguré le nouveau drapeau de la ville qui arbore maintenant un pin blanc pour reconnaître la présence autochtone au sein de la ville. Cela aurait été impensable il y a 10 ans. Des institutions nous interpellent pour collaborer à décoloniser nos relations. Les Québécois manifestent plus d'intérêt et une ouverture d'esprit, cela m'encourage à continuer pour participer à cette décolonisation. Tout cela est signe d'espérance dans notre monde trouble.

J'ai encore le feu sacré et j'imagine un avenir meilleur pour mes petits-enfants.